

La révolution freudienne

Mesdames, Messieurs,

Je suis à nouveau très heureux de vous retrouver et je remercie l'université populaire d'Évreux et ses organisateurs, en particulier Denis Collin, pour l'accueil qui m'est réservé et le plaisir qu'ils m'offrent de pouvoir m'entretenir avec vous de ce savoir radicalement neuf et toujours scandaleux qu'est le savoir freudien – la psychanalyse – qui a proprement révolutionné la façon que nous avons de concevoir le monde et nous-mêmes, notre rapport au monde et aux autres en particulier, et qui fait que même ses détracteurs les plus virulents ne peuvent se penser autrement qu'avec les catégories de la psychanalyse, et ceci, en toute ignorance de cause !

J'insiste sur cette dimension de changement radical car le savoir freudien ne constitue pas un savoir fragmentaire, un savoir parmi d'autres duquel on pourrait rester à l'écart, être indifférent, et qui ne nous affecterait en aucune manière. En fait on n'y échappe pas si je puis dire, même si on en ignore totalement la teneur, dans la mesure où il s'agit d'un savoir fondamental qui imprègne la culture, un savoir que nous nous sommes appropriés sans même le savoir : il constitue la trame de l'étoffe dont nous sommes faits.

Pour le dire autrement et situer mon propos, les interventions précédentes, et en particulier celle de Denis Collin sur les révolutions scientifiques, vous ont montré que ces savoirs fondamentaux, comme la physique, la chimie ou la biologie, se constituaient en rupture avec les modes, régnant jusqu'à lors, de pensée et d'investigation de leurs objets, mais aussi en rupture avec les modes d'être qui en résultaient et avaient cours jusqu'à présent, de sorte qu'ils modifient, changent, bouleversent notre rapport au monde même si nous ignorons les fondements de ces savoirs nouveaux et n'en maîtrisons pas l'appareillage conceptuel.

C'est ce que l'on appelle, avec ce grand historien des sciences que fut Bachelard, une coupure épistémologique, c'est-à-dire, pour en donner la définition, « le point de non retour à partir duquel une science commence ». Et s'il en est bien ainsi pour la physique avec Galilée et pour la chimie avec Lavoisier, il en est bien évidemment de même pour la psychanalyse parce que, comme je vous l'ai dit, le savoir freudien opère une rupture radicale dans les modes de compréhension des conduites humaines et du psychisme qui y préside, de sorte que nous ne pouvons plus nous penser et vivre nos relations aux autres, à nos semblables – hommes, femmes et enfants – comme il en était encore au temps de Freud, et ceci bien que nous en ignorions les fondements et n'en maîtrisons pas davantage, pour la plupart d'entre nous, l'appareillage théorique.

Aussi, ce que je vous propose, c'est de faire retour vers ces temps premiers qui voient émerger ce savoir neuf qui bouleverse le paysage psychopathologique de l'époque, en ce tournant du siècle où les seuls modèles explicatifs tentant de rendre compte de nos conduites et de leurs troubles,

comme des troubles mentaux, relèvent uniquement de l'*hérédité* et de la *dégénérescence*, lesquelles revendiquent comme étiologie les anomalies cérébrales, en l'occurrence les altérations et les lésions du système nerveux, et ceci bien sûr indépendamment de tout sens, de toute signification.

Parmi les découvertes les plus marquantes, les plus « révolutionnaires » du savant viennois – comme celles de l'existence d'un psychisme inconscient qui préside à nos choix et nos actions et nous permet de donner sens à ces conduites que jusqu'à présent nous considérions comme absurdes et insensées, tels nos rêves ou nos actes manqués (comme les lapsus), – il en est une qui reste fort mal comprise et continue d'être scandaleuse, c'est celle de la nature de la *sexualité*, bien qu'elle ait fondamentalement changé nos mœurs, car si le domaine de la sexualité est à la fois un domaine qui nous est familier et qui nous est cher, cette dernière n'en reste pas moins passablement énigmatique et anxiogène, voire culpabilisante.

Aussi vais-je plus particulièrement m'attarder sur cet aspect des découvertes de Freud dans ce domaine, lequel – et j'y insiste – transforme définitivement la compréhension que nous avons de nos mœurs, de nos conduites amoureuses, car c'est un champ dont l'exploration est la mieux à même de rendre compte de cette révolution freudienne dont je souhaite vous entretenir.

Il faut en effet mesurer la rupture définitive qu'introduit le savoir freudien dans la compréhension de la vie sexuelle qui, jusqu'à lui, était pensée comme relevant de l'*instinct*. Une notion à laquelle recouraient systématiquement les savants de l'époque et du monde entier pour expliquer les conduites des hommes. Freud va précisément en ruiner la pertinence dans le domaine de la sexualité : ce n'est en effet pas la notion d'*instinct* qui peut rendre compte des choix, des pratiques et des conduites sexuelles dont témoignent les humains, mais ce concept qu'il va forger et qu'on appelle la *pulsion*, lequel marque à proprement parler cette coupure épistémologique dont nous parlions.

Dans cette démonstration magistrale que constitue l'ouvrage majeur publié en 1905 que sont les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud part en effet de la conception populaire, commune, que l'homme se fait de cette sexualité, et il le rappelle dans les premières lignes de son ouvrage, que je vous restitue :

« En biologie, on rend compte de l'existence de besoins sexuels chez l'homme et chez l'animal au moyen de l'hypothèse d'une "pulsion sexuelle" [à entendre comme "instinct sexuel"]¹. On suit en cela l'analogie avec la pulsion d'alimentation [instinct de nutrition], la faim. Il manque au langage populaire une désignation équivalente au mot "faim" ; la science emploie à cet effet le terme de "*libido*".

¹ « Pulsion » (*Trieb*) est un terme de la langue courante germanique qui signifie « poussée » et vaut pour « instinct », avant que Freud n'en fasse un concept spécifique qui se différencie de ce que l'on appelle « instinct ».

L'opinion populaire se forme des représentations tout à fait arrêtées sur la nature et sur les propriétés de cette pulsion sexuelle [instinct sexuel]. Celle-ci serait absente durant l'enfance, s'installerait à l'époque de la puberté en liaison avec le processus de maturation, se manifesterait dans les phénomènes d'attraction irrésistible exercés par un sexe sur l'autre, et son but serait l'union sexuelle ou au moins des pratiques qui soient situées sur la voie qui mène à cette dernière. Nous avons cependant tout motif de voir dans ces propos une image très infidèle de la réalité ; si on les examine avec plus d'attention, on constate qu'ils regorgent d'erreurs, d'inexactitudes et de présupposés hâtifs. » (*Trois essais sur la théorie sexuelle* [1905 d], *OCF.P.*, VI, p. 67 ; ou encore Gallimard, Folio, p. 37).

Il faut en effet rappeler que jusqu'à Freud les comportements et les conduites sexuels étaient considérés comme des manifestations de l'instinct, comme relevant de cet instinct sexuel qui se manifesterait pour la première fois à la puberté du fait de la maturation des organes génitaux, et ferait que dès lors le sujet se tournerait automatiquement vers l'autre de l'autre sexe en vue de la conjonction génitale. Il y a dans l'instinct quelque chose d'automatique, et c'est cela en effet l'instinct tel que le définissent les éthologues : une conduite préformée, héréditaire, relativement invariable, relativement fixe, passablement adaptée, caractéristique d'une espèce, dont le déroulement est automatique et particulièrement efficace. Ce pourquoi l'instinct ne relève pas de l'apprentissage : l'instinct ne s'apprend pas.

C'est sur ce modèle, sur le modèle de l'instinct, qu'ont été pensées la sexualité et la vie amoureuse jusqu'à Freud, et d'ailleurs elle continue d'être implicitement pensée comme telle par chacun, pour nombre de raisons. De plus, ce semblant de conduite instinctuelle qu'elle donne à penser, lorsqu'elle est « installée » et que le sujet s'est « trouvé » sur ce terrain, prend valeur de norme, de norme morale, ainsi qu'en témoignent certaines structures politico-juridiques particulièrement intolérantes et violemment répressives à l'égard des personnes qui s'éloignent ou s'écartent de cette norme : ce que l'on peut malheureusement constater dans diverses sociétés de par le monde, comme par exemple celles qui condamnent, parfois à mort encore aujourd'hui, les choix amoureux homosexuels : c'est que pour elles semblables conduites ne peuvent que témoigner d'un instinct dégénéré, d'une forme pathologique de l'instinct, d'une perversion de l'instinct ! Les conduites dites déviantes signeraient ainsi une altération de l'instinct sexuel – une tare – contre laquelle il n'est guère d'autre remède que la répression.

Il en était rigoureusement ainsi à l'époque de Freud. Certes les homosexuels n'étaient pas condamnés à mort mais ils n'en étaient pas moins victimes d'une répression sévère, voire emprisonnés. Si vous vouliez vous débarrasser de votre voisin, il suffisait de le dénoncer comme homosexuel. La législation des pays germaniques entendait en effet légiférer la vie privée et se montrait fort intrusive dans ce domaine, curieuse qu'elle était des conduites intimes de ses citoyens. En revanche, il en était, au moins dans les textes, tout autrement en France, car si le code Napoléon de 1804 témoigne d'une franche misogynie, il se montre toutefois particulièrement discret pour ce qui en est des mœurs et des pratiques qui s'effectuent dans les alcôves : vous pouvez en effet y faire tout

ce que vous voulez, avec qui vous voulez, à partir du moment où l'autre, le partenaire, est majeur et consentant et que vous ne troublez pas l'ordre public.

Ce qui n'était absolument pas le cas dans les pays germaniques comme je vous le disais à l'instant. De fait, le contexte social, sociopolitique et idéologique, se trouvait particulièrement propice à l'inauguration de recherches dans ce domaine, favorisées par trois phénomènes :

- Le premier c'est la nouvelle orientation du *regard* médical. Il se trouve en effet que dans les années 1850, les experts aliénistes, ceux qui œuvraient auprès des tribunaux pour évaluer les préjudices subis par les victimes, tournèrent leur regard en direction des conduites sexuelles des accusés qu'ils avaient à rencontrer et se mirent à s'intéresser à leur personnalité. C'est ce que montre exemplairement le cas paradigmatique du sergent Bertrand, bon militaire mais aussi ardent nécrophile. Son cas sera revu par l'aliéniste Lunier en 1859 qui en fera alors un *malade* et non plus un *coupable* ; un malade qui doit être *soigné* et non pas *puni*.
- Le deuxième c'est l'apparition de mouvements sociaux visant à l'abrogation de ces lois répressives concernant la sexualité dans ces pays germaniques à la législation sévère comme on l'a dit. On vit en effet des manifestations et des pamphlets revendiquant la dépénalisation et le droit au choix homosexuel ou, plus précisément, revendiquant la reconnaissance d'une sorte de « troisième sexe » que prétendaient incarner les homosexuels dotés, comme l'avocat Ulrichs, l'un des théoriciens homosexuels de l'époque l'affirmait dans l'un de ses pamphlets publiés sous un pseudonyme, d'une « âme de femme dans un corps d'homme ».
- Le troisième c'est alors l'apparition de manuels rédigés par des aliénistes, notamment à l'intention des médecins et des juristes afin de les éclairer sur les cas qu'ils pouvaient avoir à connaître. Le plus célèbre d'entre eux, que vous connaissez sans doute, est le fameux *Psychopathia sexualis* du docteur Richard von Krafft-Ebing – la psychopathologie de la vie sexuelle – qui connaîtra un succès immense : publié pour la première fois en 1886 cet ouvrage, qui précise en sous-titre qu'il est « à l'usage des médecins et des juristes », sera constamment enrichi et réédité chaque année jusqu'en 1894, puis de manière plus espacée. Ces manuels, et celui-ci en particulier, sont de véritables catalogues de perversions, notamment de perversions tout à fait impensables, que notre pauvre imagination n'aurait pu concevoir ! Il présente des centaines de cas, répertoriés et classés, relevés auprès des intéressés, sous forme d'entretiens, d'investigations anamnestiques et de rapports, notamment dans les prisons ou auprès des tribunaux. De fait, si du point de vue descriptif il est unique et exemplaire, constituant une véritable somme, il est d'une indigence toute aussi exemplaire quant à la dimension étiologique et interprétative puisqu'il ne peut que se cantonner à ce que je vous disais plus haut : l'hérédité et la dégénérescence, renvoyant toutes les formes de perversion répertoriées à la tare qui en résulte, en l'occurrence une anomalie de l'instinct.

C'est donc dans ce contexte et sur ce terreau d'interrogations et de contestations, particulièrement prolifique mais totalement stérile, que le docteur Freud élaborera cette théorie sexuelle qui révolutionnera le monde et rendra la diversité de nos conduites amoureuses compréhensible.

Une élaboration tardive – le livre est publié en 1905 comme je vous le disais – en regard de ce foisonnement de publications qui se produisent alors : rien que sur la question homosexuelle, il y aura par exemple plus de mille publications entre 1898 et 1908 ! Mais des publications qui, bien qu'elles prolifèrent, ne font guère avancer les connaissances positives sur la question, car toutes en restent à la problématique instinctuelle, totalement indépassable dans la mesure où les investigations se heurtent à cette limite imposée par l'amnésie infantile qui, à sa manière, interdit de pénétrer dans le monde de l'enfance et la psyché infantile, cet univers au cours duquel va se configurer la pulsion sexuelle propre à chacun. Cette amnésie infantile vous le savez, c'est cette ignorance que nous manifestons tous à propos des contenus, des souvenirs de notre enfance qui, en vérité, ne sont pas perdus mais activement oubliés du fait de ce processus universel qu'est le refoulement.

De fait cette élaboration de la théorie sexuelle et du concept de pulsion au travers de la découverte de la sexualité infantile, est issue de la pratique clinique de Freud, une pratique commencée au cours de l'année 1886, à son retour de Paris où il a effectué un stage chez le grand Charcot considéré comme un spécialiste de cette pathologie à la mode qu'était alors l'hystérie, dont l'énigme mobilisait tous les médecins de l'époque. Cette névrose, cette maladie nerveuse, se montrait particulièrement sensible à l'hypnose qui venait de faire son entrée sur la scène médicale, à cette injonction hypnotique dont usait notamment Charcot, en mesure de faire apparaître ou disparaître les symptômes somatiques comme tous ces troubles affectant la motricité, tels que les paralysies partielles, les insensibilités diverses, etc. Mais si l'hystérique était sensible à la dimension psychologique (une « idée » pouvant faire apparaître un trouble ou le faire disparaître, comme le montrait Charcot au cours de ses présentations de malades), il n'en reste pas moins que Charcot considérait qu'elle résultait infailliblement et en dernière instance d'une lésion neurologique, même si cette supposée lésion ne laissait pas de trace sur le cadavre disait-il.

Vous le voyez, dans l'appréhension de la maladie nerveuse, comme l'hystérie, on en revenait toujours à une étiologie organique, neurologique, cérébrale, une étiologie inscrite dans un substrat biologique que l'on tentait par tous les moyens de mettre en évidence. La névrose restait une maladie nerveuse, à substrat cérébral, totalement dénuée de signification. Eh bien Freud fera de cette névrose une *psychonévrose*, une névrose à mécanismes psychiques (qu'il mettra en évidence) porteuse d'un sens, mais un sens ignoré du patient. La révolution freudienne passe bien évidemment aussi par là ou peut se formuler aussi sur ce terrain là, en l'occurrence par l'affirmation que les symptômes névrotiques ont non seulement une étiologie psychique mais aussi un sens, une signification, qu'ils veulent dire quelque chose que le névrosé lui-même ignore et que la thérapie analytique va tenter de faire émerger, faisant du même coup disparaître le ou les symptômes invalidants.

Par exemple, et pour en revenir à l'hystérie, celle-ci était une pathologie nerveuse considérée alors comme spécifiquement féminine et connue de tout temps comme telle ainsi que l'indique son étymologie, puisque le mot « hystérie » vient du grec « husteron », signifiant utérus, indiquant du même coup le siège de la maladie et son étiologie. Ce pourquoi il existait tout un appareillage pour redresser et comprimer ovaires et utérus à défaut d'en pratiquer l'ablation. Il faut savoir en effet que des centaines de femmes, si ce n'est des milliers, dans les pays germaniques comme en France, ont été mutilées, victimes au tournant du siècle d'hystérectomies totalement injustifiées.

Freud va se démarquer du mode d'appréhension généralisé de cette névrose, usant cependant de l'hypnose dans les premiers temps de sa pratique, une technique qui fit son entrée sur la scène médicale au cours de ces années car elle permettait non seulement d'élargir le champ de la conscience mais d'exercer par suggestion une influence correctrice sur les symptômes que présentaient les patients, une influence limitée dans le temps cependant. Il s'en servit comme élément d'appoint dans l'usage de la méthode cathartique de son collègue et mentor Breuer, avant d'y renoncer et de mettre au point sa propre méthode – la *psychoanalyse* – elle aussi proprement révolutionnaire en regard de toutes les méthodes thérapeutiques utilisées à l'époque.

La méthode cathartique lui a en effet appris que les hystériques souffraient de réminiscences, pour reprendre la formule qu'il utilise avec son collègue, ami et mentor Breuer, c'est-à-dire qu'elles étaient la proie de souvenirs pathogènes issus de l'enfance, qu'elles ne pouvaient liquider, dont elles ne pouvaient se débarrasser. Ces praticiens furent donc très surpris de s'apercevoir que la reviviscence émotionnelle et non pas simplement intellectuelle de ces souvenirs allait s'avérer curative. L'effet majeur de cette méthode résidait dans cette « abréaction affective » qu'elle provoque. Ce pourquoi ils écrivaient en 1893 dans leur « Communication préliminaire » à la publication des *Études sur l'hystérie* :

« Nous fûmes très surpris à l'origine, de découvrir en effet que chacun des symptômes hystériques disparaissait immédiatement et sans retour quand on réussissait à mettre en pleine lumière le souvenir de l'incident déclenchant, donc à éveiller l'affect lié à ce dernier et quand ensuite le malade décrivait ce qui lui était arrivé de façon fort détaillée et en donnant à son émotion une expression verbale ».

Autrement dit, ces chercheurs firent le constat que le symptôme est le substitut d'un souvenir oublié et que la remémoration émotionnelle de ce souvenir permettait d'en supprimer la manifestation symptomatique. On voit ici le passage du somatique ou de l'organique au psychique, d'un symptôme dénué de sens à un symptôme à valeur signifiante. Et se dégage encore de cette collaboration avec Breuer l'importance qu'il faut accorder à l'histoire individuelle, aux événements de l'histoire personnelle dans la formation et la compréhension du symptôme, car ce que mettaient en évidence ces chercheurs c'est la nature sexuelle de ces souvenirs évoqués par les patientes. Des souvenirs remontant à l'enfance, au cours de laquelle elles auraient été victimes d'abus sexuels.

Cette méthode cathartique fut ainsi le point de départ de ce qui deviendra la psychanalyse en tant que pratique, laquelle opérera donc une rupture avec la compréhension et le traitement de la souffrance névrotique telle qu'elle était pensée en ces années fin de siècle, puis avec la méthode cathartique elle-même dans la mesure où, usant de l'hypnose, elle permettait la réminiscence de souvenirs oubliés mais assurément pas refoulés, prenant pour événements réels et vécus ces scènes remémorées qui n'étaient autres que des fantasmes.

Comme vous le voyez, dans cette approche cathartique, s'il est bien question de sexualité, c'est encore selon cette conception devenue obsolète qu'est celle de l'instinct. Ici, c'est l'adulte qui, victime de ses instincts dévoyés, abuse des enfants innocents dont précisément l'instinct sexuel n'est alors qu'en germe, en attente de la poussée pubertaire. D'où cette éclosion prématurée de la sexualité chez l'enfant séduit qui en fait un enfant vicieux et pervers, susceptible de « séduire » à son tour les autres enfants, en tout cas de devenir hystérique.

On est alors mieux à même d'apprécier la révolution qu'opère Freud dans la compréhension que l'homme a de lui-même, car en sus de l'appréhension entièrement nouvelle de la névrose comme *psychonévrose* porteuse de sens, Freud opérera une nouvelle rupture radicale dans la connaissance de l'être humain dont il démontre qu'il est un être pulsionnel et non plus un être instinctuel, même s'il n'est pas totalement dépourvu d'instincts. Et c'est là sans doute l'élément le plus original de la révolution freudienne, cette découverte de l'existence d'une pulsion sexuelle qui est déjà à l'œuvre au cours de la petite enfance et qui se manifeste avec la vie elle-même. Pour le dire autrement, et s'il le fallait, c'est le concept même de *pulsion* qui symboliserait le mieux la rupture épistémologique qu'opère la science freudienne.

Ce pourquoi je vous propose de m'attarder sur l'élaboration de ce concept et de vous montrer en quoi il fait rupture avec la vieille notion d'instinct. Je n'entrerai pas dans le détail de la lente gestation tant clinique que théorique qui a permis sa construction, me contentant de situer cette démarche en regard de ce que je vous ai dit précédemment, en l'occurrence l'intérêt des chercheurs pour la sexualité et ses déviations ou ses aberrations comme en témoignaient les manuels dont je vous ai parlé, soutenus par cette conviction de l'existence d'un instinct sexuel.

Freud, à la pointe de ce qui se dit et s'écrit sur ces questions, s'appuie bien évidemment aussi sur ces données et va s'intéresser à la nature de ces aberrations. Il ajoute en effet dans les lignes qui suivent le rappel de la conception populaire de la chose que je vous ai lues :

« Introduisons deux termes : si nous appelons *objet sexuel* la personne dont émane l'attraction sexuelle et *but sexuel* l'acte auquel pousse la pulsion, l'expérience passée au crible de la science nous démontre qu'il existe, par rapport à ces deux pôles : objet et but sexuels, de nombreuses déviations dont la relation à la norme admise requiert un examen approfondi. » (Folio, 1987, p. 37-38).

Vous le voyez, Freud fait clairement référence à la somme de cas cliniques décrits par ces manuels qui montrent tous que la satisfaction sexuelle use d'objets et de buts fort variés qui s'éloignent considérablement de ce modèle de comportement qu'est l'instinct et de ces modalités de satisfaction. En effet, en ce qui concerne l'*objet*, l'expérience montre que celui-ci est contingent, variable, et qu'il ne s'agit pas nécessairement de l'autre de l'autre sexe comme le donnait à penser la notion d'instinct, mais qu'il peut s'agir d'un autre du même sexe, d'un enfant ainsi que nous le confirment régulièrement les faits divers, d'un animal ou encore d'un cadavre comme pour le brave sergent Bertrand.

En ce qui concerne le *but* il en est de même, car si le but le plus général est bien celui de la satisfaction que procure l'assouvissement de la pulsion, ses modalités concrètes sont les plus diverses et sont loin de se réduire à la conjonction génitale, pouvant mobiliser tout autre lieu du corps que celui des organes génitaux comme par exemple la bouche, l'anus, les aisselles, etc.

Mais ce qui va permettre une approche radicalement nouvelle de la sexualité ce n'est bien sûr pas simplement le constat de l'existence de comportements qui s'éloignent du schéma classique d'une conduite instinctuelle, et que l'on s'emploie à répertorier à l'époque. Car ce constat, à lui seul, de l'existence de conduites diverses, hétéroclites, n'est pas nouveau et, bien que connu depuis toujours, il n'a jamais permis d'en inférer la nature proprement sexuelle de ces conduites. Comment en effet faire la démonstration que ces conduites bien qu'aberrantes n'en relèvent pas moins de la sexualité ? Et d'une sexualité dont les racines n'ont rien de monstrueux ?

Le génie de Freud consiste à appréhender cette question en usant d'un mode d'approche radicalement nouveau et plus précisément d'une méthode nouvelle qui consiste moins à voir, à observer, qu'à entendre, je veux parler de la méthode psychanalytique bien sûr. Pour comprendre Freud va renoncer à voir et s'efforcer d'entendre. Renonçant à l'observation directe, qu'il a pratiquée pendant dix ans auprès d'enfants, il va écouter ses patients adultes lui narrer au cours de leurs libres associations les aléas de leurs conduites et fantasmes infantiles.

C'est donc à partir du récit de ses patients, de leurs associations au cours de la cure, que Freud est amené à découvrir nombre de conduites ou de pratiques dont la finalité réside dans leur exercice même, dans la mesure où ce dernier est générateur de plaisir. Autrement dit, il met à jour un certain nombre de pratiques enfantines engageant des parties du corps, ce qu'il appellera des *zones érogènes*, dont on retrouvera l'usage dans les pratiques dites extragénitales, à titre de préliminaires par exemple. Ce pourquoi il va être amené à redéfinir ce qui jusqu'à présent était entendu sous la notion de sexualité, car la sexualité ne se réduit effectivement pas à l'usage des organes sexuels et à leur seule mobilisation.

Freud propose donc une nouvelle définition de la sexualité qui englobe la génitalité mais ne s'y réduit pas. En effet, peut être qualifiée de sexuelle toute activité procurant un plaisir irréductible à l'assouvissement d'un besoin physiologique. Voici la définition qu'en donne le *Vocabulaire de la psychanalyse* :

« Dans l'expérience et la théorie psychanalytiques, sexualité ne désigne pas seulement les activités et le plaisir qui dépendent du fonctionnement de l'appareil génital, mais toute une série d'excitations et d'activités, présentes dès l'enfance, qui procurent un plaisir irréductible à l'assouvissement d'un besoin physiologique fondamental (respiration, faim, fonction d'excrétion, etc.), et qui se retrouvent à titre de composantes dans la forme dite normale de l'amour sexuel. »

Concrètement, et pour fixer les idées, on prendra l'exemple paradigmatique de la *succion* et du *suçotement*, car il est à même de nous faire saisir sur le vif la présence et l'émergence de la pulsion sexuelle dès les premiers temps de la vie. si l'on est un tant soit peu attentif à ce qui se passe chez un nourrisson, force nous est faite de constater que lorsqu'il a satisfait ce besoin primaire qu'est la faim par la tétée ou le biberon, alors même qu'il est rassasié, il continue de témoigner de cette activité de succion avec des objets qui n'ont rien de comestible comme son pouce, un bout de couverture ou encore une « sucette », une « tétine », et l'on peut se demander pourquoi le bébé se livre intensément à cette activité alors même que le besoin est comblé.

Eh bien s'il se livre à ce suçotement, c'est que cette activité, qui n'a d'autre finalité qu'elle-même, provoque une certaine satisfaction, un certain plaisir. Et en tant qu'elle procure à elle seule du plaisir, on est en droit de la qualifier de « sexuelle ». Et d'ailleurs, comme vous le savez, cette activité buccale, qui fait de la bouche, des lèvres et de la langue une *zone érogène* – une zone qui, lorsqu'elle est stimulée génère du plaisir – se retrouve bien sûr dans la vie amoureuse, sensuelle, des adultes, à titre de composante ; mais aussi, de manière générale, dans ce que l'on appelle les plaisirs de bouche comme ceux du tabac, de la nourriture, voire de la parole.

De plus, cette activité repérable chez le nourrisson nous permet de saisir *in vivo* l'émergence de la pulsion sexuelle sous sa forme orale à partir de la satisfaction d'un besoin : c'est ce que Freud appellera l'*étayage*, à savoir le fait que la pulsion sexuelle prenne appui sur la satisfaction d'un besoin et s'en détache pour fonctionner de façon autonome, indépendamment désormais de la satisfaction de ce besoin.

C'est donc à partir de cette double approche, l'une du registre externe et s'appuyant sur l'observation des conduites sexuelles adultes répertoriées par les aliénistes, et l'autre, intrapsychique, se fondant sur les libres associations verbales de ses patients, que Freud va être en mesure de circonscrire ce que l'on appelle la *pulsion sexuelle* dont alors, et alors seulement, après coup, il repèrera les manifestations chez l'enfant, au cours de son développement. Ce n'est en aucune manière l'observation directe de l'enfant qui a permis de saisir ces aspects et de repérer la pulsion à l'œuvre.

Et avec elle, avec la pulsion sexuelle, vous le voyez, c'est la notion même d'instinct qui se voit *déconstruite* à partir de la prise en considération de la vie sexuelle des hommes dans sa réalité concrète : la notion monolithique d'instinct qui maintenait soudés la source (les organes génitaux) l'objet (l'autre de l'autre sexe) et le but (la conjonction génitale) se trouve *décomposée en ses*

éléments dont deux sont contingents, variables – la source et l'objet – dont l'élection tient aux vicissitudes de l'histoire du sujet, de son développement libidinal propre.

Freud en distingue en effet plusieurs éléments :

- La *poussée*. C'est le facteur moteur de la pulsion. D'ailleurs le terme de pulsion signifie poussée. La pulsion c'est ce qui pousse et le verbe *Treiben* dont vient le mot a le sens général de « mettre en mouvement ». La pulsion c'est donc la puissance motrice, et on retrouve le mot dans par exemple *Triebfeder*, ressort, ou *Triebkraft*, force motrice ou encore *Triebstoff* qui désigne littéralement le carburant.
- La *source*. C'est le lieu du corps d'où va sourdre la pulsion ; cet endroit du corps où la poussée va se faire sentir. Et bien évidemment ces sources sont multiples, variables, changeantes et elles sont regroupées sous l'expression que vous connaissez, celle de « zones érogènes ».
- L'*objet*. C'est ce par quoi la pulsion peut atteindre son but. Et l'on a vu que lui aussi était variable puisque ce n'était pas nécessairement l'autre de l'autre sexe comme nous le disions.
- Le *but*. C'est ce à quoi tend la pulsion et si, de manière très générale, de façon quelque peu abstraite, c'est bien sûr celui de la satisfaction, de l'assouvissement et de la décharge, d'un point de vue concret, sur le plan de la réalisation, on a vu là aussi que ses modalités pouvaient être fort éloignées de la conjonction proprement génitale.

Voilà ce qu'est la pulsion sexuelle, constitutive de la sexualité infantile, de cette sexualité infantile dont la reconnaissance est si décriée, si difficilement admissible parce que bien évidemment la nôtre ne nous est pas accessible de part cette amnésie qui frappe universellement toutes nos années d'enfance, et que l'on ne peut en supposer les rudiments qu'à partir de nos propres intérêts, de nos goûts et de nos modes de satisfaction sexuels.

Et dans cette révolution qu'opère le savoir freudien, si je me suis permis d'insister sur la question sexuelle, c'est qu'elle est la plus mal comprise de ce savoir révolutionnaire alors même qu'elle en constitue l'un des piliers fondateurs. Ce pourquoi la sexualité humaine, incluant la sexualité infantile, constitue à mon sens l'objet même sur lequel et par lequel s'opère cette coupure épistémologique constitutive de ce savoir neuf qui, faut-il le rappeler, a radicalement modifié les mœurs dont nous sommes les acteurs, nous offrant indubitablement la possibilité d'être plus libres.

Je vous remercie.

Jean-Pierre KAMIENIAK